

A Propos de l'œuvre de Jean-Louis Espilit

Aborder l'œuvre de Jean-Louis Espilit demande un sens de la méditation, une patience, un goût du silence, auquel l'art d'aujourd'hui ne nous accoutume pas beaucoup.

C'est un art, en effet, dont la qualité principale est le sens de la simplicité : des papiers colorés, pliés et marouflés sur du Velin. Les teintes sont sourdes — ocres, gris-noirs, rouges passés, vieux rose —, les formats sont réduits, les pliages laissent parfois place au seul chevauchement des feuilles. On est donc fort loin du spectaculaire de l'art des grandes foires et des biennales.

Et, de fait, la singularité du travail de Jean-Louis Espilit le maintient en retrait des grandes places du marché de l'art — ce qui ne l'empêche pas d'être déjà présent dans quelques bonnes collections publiques et privées.

Discrétion, subtilité, nuances : le bord des feuilles est rarement régulier, les teintes ne sont jamais unies — flux et vibrations les animent —, on distingue des taches, des formes incertaines, des signes intraduisibles.

L'artiste lui-même se montre secret sur son travail : il nous apprendra que les feuilles proviennent de l'Inde et du Népal (l'absence d'acidité assure leur conservation), qu'il utilise de la peinture acrylique, mais aussi des pigments, de l'encre, parfois du crayon.

Nous saurons aussi que ses maîtres sont Rothko et Cy Twombly

Ce peu d'indications nous apprend tout de même que la famille artistique de Jean-Louis Espilit doit moins être cherchée dans la création actuelle, que dans celle des années 1950-1960 — décennies de la peinture abstraite, de la métaphysique de la matière, des signes rejoignant quelque mystérieuse écriture primitive.

Comme chez certains artistes des années 1950, ceux de l'art qu'on disait alors « informel » (Tàpies, Fautrier), toute confiance est accordée au matériau, hors de toute recherche figurative : c'est le matériau, doté d'un poids sensible, qui porte le sens.

Dans l'œuvre de Jean-Louis Espilit, le papier ouvre un espace intermédiaire entre les deux dimensions du support et les trois dimensions d'un relief. Il définit une zone fragile entre présence et finesse, densité et délicatesse.

Les frontières du papier, irrégulières, crée une ouverture, permet à l'œuvre une respiration, fait d'elle une forme vivante.

Le travail de la main, qui a teint, plié et marouflé le papier, inscrit en lui le sentiment de la durée. Traces et taches, affleurements et grattages définissent la mémoire du papier, comme si celui-ci s'assimilait à une peau. Et au sein même du pliage, gît un espace secret interdit au regard. C'est en cela, d'ailleurs, que le travail de Jean-Louis Espilit se distingue de celui de Simon Hantaï, grand « plieur », dont les œuvres sont le résultat de plis qui, eux, ont été déployés.

Les œuvres d'Espilit exigent qu'on vienne au-devant d'elles, qu'on se laisse absorber par la texture du papier et les profondeurs de la couleur. Bien qu'écartée des grands courants actuels de l'art, c'est une œuvre dense, qui arrête et éveille le regard.

Anne Malherbe
Critique d'art et adviser